

Dossier d'accompagnement
de la conférence-concert
du **vendredi 4 mai 2012**
programmée en partenariat
avec le **centre culturel**
de la ville de Cesson-Sévigné
dans le cadre du



programme d'éducation artistique et culturelle de l'ATM.

Cycle "**Décryptage du rock**"
"**LE ROCK, UN ART AU MILIEU**
DES AUTRES ARTS"

Conférence de **Pascal Bussy**
Ciné-Concert "**Notre Siècle**"
de **A. Pelechian** par **Fritz The Cat**

Dès le milieu des années soixante, le rock a commencé à s'imposer comme un art à part entière. Cette légitimité a bien sûr été portée par sa musique plurielle, mais aussi par la faculté qu'il a eu de s'inspirer d'autres esthétiques, tout en leur insufflant à son tour, au fil du temps, des parfums de liberté et de nouveaux ferments de créativité.

Au cours de cette conférence, nous évoquerons donc les multiples liens entre le rock et d'autres formes d'expressions artistiques, qui peuvent par exemple se décrypter dans les noms des groupes, les textes, les pochettes de disques, la scène et les attitudes, et les nouveaux environnements multimédia.

De très nombreux va-et-vient avec la photographie, la vidéo et le cinéma, la danse et le théâtre, la littérature (notamment la poésie et la bande dessinée) ou encore les arts plastiques et la mode, nous permettront de montrer que le rock, à la fois révolution esthétique et phénomène de société, est aussi un vecteur essentiel de la culture d'aujourd'hui.

Afin de compléter la lecture de ce dossier, n'hésitez pas à consulter les dossiers d'accompagnement des précédentes conférences-concerts ainsi que les "Bases de données" consacrées aux éditions 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010 et 2011 des Trans, tous en téléchargement gratuit sur www.jeudelouie.com.

"Une source d'informations qui fixe les connaissances
et doit permettre au lecteur mélomane de reprendre
le fil de la recherche si il le désire"

Dossier réalisé par Pascal Bussy (atelier des
(Atelier des Musiques Actuelles).



1 - Le rock : un art à part entière



Personne n'a décidé un beau jour que le rock était un art... Les choses se sont faites en douceur, à partir du moment où, au milieu des années cinquante aux États-Unis et un peu plus tard en France, la profusion de sa production discographique et la multiplicité des concerts ont favorisé l'émergence d'une presse rock. De l'autre côté de l'Atlantique, le premier mensuel, Dig, forcément très orienté sur le rock'n'roll, voit le jour en 1951 – il disparaîtra en 1968. Mais c'est la naissance de *Crawdaddy*, en 1965, deux ans avant le célèbre *Rolling Stone*, qui marque la naissance d'un véritable journalisme rock, d'une écriture qui va peu à peu accompagner ses évolutions, et aussi contribuer à le faire rentrer dans les rubriques « culture » de la grande presse, à côté de la musique classique et du jazz.

En France, un constat parallèle peut être fait avec l'apparition de *Disco Revue*, très rock'n'roll à ses débuts en 1961, et un an plus tard de *Salut les Copains* dont le cœur de cible est la génération yé-yé, tandis que *Rock & Folk* publie son premier numéro en 1966.

On y parle de la vie privée des artistes, bien sûr, mais aussi de leur travail, et de plus en plus sérieusement. Les disques sont jugés, apparaissent au fil de la production d'un musicien comme une œuvre, les « liner notes » ou « notes de pochette » fournissant parfois des éclairages supplémentaires sur la musique. Des courants apparaissent, des noms de producteurs aussi, c'est le début de la culture rock qui porte en elle la reconnaissance du rock en tant que projet artistique.

La subjectivité éclairée (elle est toujours argumentée) et le style très personnel que pratiquent certains journalistes tels Lester Bangs, lié au mensuel américain *Creem* né à Détroit en 1969, se rapproche de la façon dont un Hunter S. Thompson décrypte l'actualité et la politique dans ses articles et ses romans, créant au début des années soixante-dix le « journalisme gonzo » (« gonzo journalism »). Dans cette écriture d'un nouveau genre, la science de l'enquête rejoint un art de manier la plume qui est aussi moderne que la façon qu'ont les « guitar heroes » du rock d'utiliser leur six cordes.

C'est dans ce contexte que le rock se fait sa place, et, par un double phénomène d'assimilation et de reconnaissance, il s'impose, à la fois par lui-même et grâce à ses nombreuses jonctions et liaisons avec d'autres disciplines. Phénomène de société, couvrant un large spectre d'auditeurs et de spectateurs (du populaire à un ensemble de niches ultra spécialisées en passant par beaucoup de « cibles » intermédiaires), le rock est plus qu'une façon d'être, c'est une esthétique artistique revendiquée et reconnue.

Aujourd'hui, l'institutionnalisation du rock confirme son statut d'art à part entière. Le rock est un objet d'étude, il est le thème de réflexions, de colloques et de conférences, son histoire s'étudie et il s'expose dans les musées. Notons également qu'en France notamment, il est officiellement considéré comme un moyen de socialisation d'une partie de la jeunesse.

En outre, dans l'optique de notre sujet qui est la place du rock comme « un art au milieu des autres arts », nous fournissons quelques axes, assortis de plusieurs exemples qui nous semblent importants et/ou symboliques, mais nous ne prétendons pas à l'exhaustivité. À l'opposé d'un inventaire qui serait par trop fastidieux, nous voulons donner des pistes, inviter chacun à approfondir, en ne perdant pas de vue les fondements du Jeu de l'Ouïe qui passent par la démarche personnelle et le plaisir de la découverte.

Le champ de notre dossier et de cette conférence est volontairement circonscrit au rock en tant que famille musicale telle que nous l'avons définie dans le dossier *Décryptage des musiques actuelles* du 21 juin 2006. Nous n'y abordons donc pas les relations que, par exemple, les musiques électroniques ou le rap et la culture hip hop entretiennent eux aussi avec les autres arts.

Dans la brochure *Organisation de l'enseignement de l'histoire des arts* destinée aux écoles, collèges et lycées et publiée dans le *Bulletin officiel n° 32* du Ministère de l'Éducation Nationale en août 2008, les arts sont divisés en six grands domaines : les arts de l'espace (architecture, urbanisme...), du langage (littérature...), du quotidien (arts appliqués, arts populaires...), du visuel (arts plastiques, cinéma...), et deux autres catégories où le rock aurait sa place naturelle, même s'il n'est pas mentionné en tant que tel ; les arts du son (musique vocale, musique instrumentale, musique de film et bruitage, technologies de création et de diffusion musicales, etc.) ; et les arts du spectacle vivant : théâtre, musique, danse, mime, arts du cirque, arts de la rue, marionnettes, arts équestres, feux d'artifices, jeux d'eaux, etc. Parmi les directives figurent la notion d'interdisciplinarité et plusieurs thématiques (par exemple « Arts, artistes, critiques, publics ») et des pistes d'étude.

Si le rock est un art, c'est aussi un générateur de produits culturels qui s'inscrivent dans les circuits marchands, que ce soit par le biais du disque, du concert ou de ses objets dérivés (photo, affiche, etc.), ainsi que des flux financiers (salaires, profits, etc.). Ce constat ne stigmatise pas un paradoxe, mais il indique une complémentarité liée à notre société de consommation.

2 - Le rock et la littérature



2.1 - Quelques influences essentielles

La poésie

Les écrivains poètes sont ceux qui ont le plus inspiré les créations de la musique rock. Des artistes comme Jim Morrison et Patti Smith ont été profondément marqués par Rimbaud et Baudelaire, et autant sans doute par leur écriture que par leur attitude d'insoumission.

De Bob Dylan à Syd Barrett, de John Lennon à Nick Drake, la poésie est omniprésente dans le rock, elle symbolise un foisonnement créatif qui irrigue tous les courants. C'est en outre une relation inépuisable. Les œuvres qui en découlent peuvent être soit entièrement originales, voir le travail du groupe anglais Antony and the Johnsons basé sur les textes de son auteur et compositeur Antony Hegarty, soit des adaptations. Tout récemment encore, l'Anglais Mike Scott et ses Waterboys mettaient en musique des textes de l'Irlandais William Butler Yeats (1865-1939), l'auteur de *Crépuscule celtique*, tandis que son compatriote John Greaves publiait son second recueil consacré à Verlaine, chanté en français comme le premier.

Quant à Marianne Faithfull, elle promène depuis 2008 un spectacle pas comme les autres, dans lequel elle lit des sonnets de Shakespeare, accompagnée par le violoncelliste Vincent Segal.

Le romantisme

À la fois par ses thèmes (la mélancolie et le vague à l'âme qui viennent du blues, l'amour et ses dynamiques - de la rencontre à la rupture en passant par toutes ses variations) et par les postures qu'il implique ou qu'il provoque, le romantisme est un trait essentiel de la musique rock. On le retrouve autant chez un Nick Drake et un Tim Buckley que dans certaines « poses » d'un Bryan Ferry.

Comme la littérature (citons par exemple Lewis Carroll, Oscar Wilde, Barbey d'Aurevilly), le rock est rempli de musiques qui génèrent le trouble et l'émotion. Dans les deux cas il y a les mots ; d'un côté ils sont portés d'un côté par le style d'une langue, sa musicalité comme d'ailleurs on le dit souvent ; de l'autre ils participent à l'émoi que peuvent susciter les nombreuses esthétiques du rock.

Même si la perception de leur intensité est par essence subjective et appartient donc à chacun, les émotions ressenties lors de telle ou telle écoute viennent le plus souvent du mariage d'une voix et d'une musique. Pour prendre deux esthétiques très différentes, il ya du romantisme dans les envolées aériennes des Cocteau Twins avec Elizabeth Fraser, et il y en a aussi dans les refrains désespérés et enrobés de rock minimaliste d'Alan Vega.

La capture du quotidien

Comme les mémorialistes de l'histoire ou de la littérature, les plus grands auteurs de textes de rock sont des chroniqueurs qui savent regarder, écouter, avant de retranscrire leur vision dans leur art.

Lorsque les historiens du futur voudront se pencher sur les évolutions de nos sociétés modernes, ils pourront étudier les textes de Pete Townshend, de Ray Davies, puis ceux de P.J. Harvey pour comprendre l'Angleterre, ceux de Frank Zappa, Lou Reed, Jonathan Richman et David Byrne pour saisir les vibrations de la société américaine, sans oublier ceux de Serge Gainsbourg pour analyser les paradoxes de la société française. Tous ces auteurs ont su capturer l'air du temps, et cela a donné plus de sens et de force à leur musique.

Shakespeare a été un ami qui m'a accompagné à travers tout. Je l'ai joué, je l'ai étudié, j'ai été sa lectrice et sa spectatrice toute ma vie. Je partirai des sonnets à celle qu'on appelle la Dark Lady. Personne ne sait – et sans doute personne ne saura jamais – si cette dame était un homme ou une femme. Ce qui rend ses poèmes encore plus universels.

[Marianne Faithfull, chanteuse et actrice anglaise, née à Londres en 1946.](#)

Un exemple de chronique du quotidien, où affleure une ironie douce amère, signé par Ray Davies avec les Kinks en 1966. Avec une ironie douce amère, il y fustige la politique fiscale du Premier ministre travailliste Harold Wilson.

*The tax man's taken all my dough,
And left me in my stately home,
Lazing on a sunny afternoon.
And I can't sail my yacht,
He's taken everything I've got,
All I've got is this sunny afternoon.*

*Le percepteur m'a pris tout mon blé
Et m'a laissé dans ma maison
élégante,
En train de paresser par un après-midi
ensoleillé.
Et je ne peux plus voguer sur mon
yacht,
Il m'a pris tout ce que j'avais,
Tout ce qui me reste c'est cet après-
midi ensoleillé.*

2.2 - Les échos de la « Beat generation »

Jack Kerouac, William Burroughs et Allen Ginsberg sont les trois personnalités qui incarnent dès les années cinquante le cœur du mouvement « beat generation ». Théoriciens autant qu'écrivains, ils sont à l'origine d'un courant de pensée qui s'attaque à la société de consommation et prône les libertés individuelles. Ginsberg, le plus libertaire, sera attaqué en justice pour obscénité au moment de la parution de *Howl*, qui fait l'apologie d'une sexualité débridée et ouverte. Inventeur du système d'écriture de « prose spontanée », Kerouac est notamment l'auteur de deux livres fondateurs, *Les clochards célestes* et surtout *Sur la route*, où les personnages principaux sont souvent inspirés par les fortes individualités qui gravitent dans cette mouvance et qui mettent bien plus qu'eux encore leurs idées en pratique, comme Neal Cassady. On trouve dans ces deux ouvrages l'origine de la version moderne du mythe du voyage, essentiel dans les familles du rock à tendance folk et plus largement de l'« americana », sans oublier bien sûr l'école cinématographique du « road movie » où le rock au sens large fournit bien souvent et l'esprit et la bande son.

Après avoir fait germer un jazz à tendance poétique à la fin des années cinquante, l'influence de la « beat generation » rejaillit au début des sixties sur les courants les plus en vue de la musique folk, et particulièrement la branche qui devient sous l'impulsion de Bob Dylan le folk rock au milieu de la décennie. À la même époque, le rock psychédélique californien commence à traduire en musique, grâce à des groupes comme le Jefferson Airplane et le Grateful Dead, son double message utopique et contestataire, sans oublier les prémices de l'idée de décroissance portées par la culture hippie et le « flower power ».

Mais au-delà de ces connexions, le spectre d'influence de la « beat generation », à travers ses reflets provocateurs et libertaires, est une onde de choc dont les résurgences peuvent se déceler chez plusieurs groupes et artistes surtout américains mais aussi anglais ; citons les Doors, les Beatles, Janis Joplin, Lou Reed, Patti Smith, Richard Hell, les Clash, Tom Waits, Bruce Springsteen, R.E.M. et U2.

« Je pense que si Jack Kerouac n'avait pas écrit *Sur la route*, les Doors n'auraient jamais existé », affirme Ray Manzarek, organiste et fondateur des Doors. Quant à Tom Waits, il écrit en 1977 *Jack & Neal* en hommage à Jack Kerouac et Neal Cassady. D'ailleurs, à côté de sa production littéraire, William Burroughs, à travers diverses collaborations, a à son actif une importante discographie, puisqu'il a été associé avec Dashiell Hedayat et Gong, Laurie Anderson, Bill Laswell, Sonic Youth, John Cale, et même Ministry, chanteur du metal industriel, qui a composé *Just One Fix* en 1992 sous son influence.

2.3 - La caution littéraire du rock

Au milieu des années soixante, deux groupes fondamentaux dans l'histoire du rock inventent leur patronyme à partir de livres phares de la contre-culture : aux États-Unis les Doors s'inspirent du livre d'Aldous Huxley *The Doors of Perception* (*Les portes de la perception*), en Angleterre Soft Machine de *The Soft Machine* (*La machine molle*) de William Burroughs.

Au moment de l'explosion du rock indépendant qui démarre dix ans plus tard, les nouveaux groupes se cherchent des noms qui soient au diapason de leurs exigences et contribuent à leur identité. Si l'Anglais Vini Reilly avec The Durutti Column se réfère à la culture anarchiste (la colonne Durruti, composée d'anarchistes, combattait dans le camp républicain pendant la guerre d'Espagne), d'autres puisent directement dans la littérature : les Américains de Pere Ubu se prénomment du nom d'un personnage inventé par un écrivain (ici Alfred Jarry), les Français Marquis de Sade empruntent directement l'identité d'un homme de lettres, les Anglais The Fall celui d'un roman d'Albert Camus (*La chute*), alors que les Cabaret Voltaire se baptisent du nom d'un lieu activiste de Zurich d'où émergea le mouvement Dada, courant clef du mouvement surréaliste et grands inspirateurs de compositeurs classiques modernes comme Erik Satie ou Arthur Honegger. Quant à The Cure, les paroles de leur premier single, *Killing An Arab*, est inspiré par *L'Étranger* d'Albert Camus, et dans des

Le terme *beat* signifie être, d'une façon non dramatique, au pied de son propre mur.

D'après Jack Kerouac (1922-1969), définition officialisée en 1952 dans le *New York Times* par le journaliste John Clellon Holmes.

Je suis fasciné par la valise devant laquelle posait souvent Jack Kerouac et que l'on retrouve sur beaucoup de ses photos de l'époque. Dans ma valise à moi, je mets ma Bible, des livres de prédication protestante, des lunettes de soleil, mon iPhone, le roman *Howl* d'Allen Ginsberg en version bilingue – un mythe pour moi, je le lis parfois sur scène, un harmonica dont je joue aussi sur scène, un jean, un tee-shirt, un couteau et des choses plus ou moins légales...

Daniel Rozoum alias Daniel Darc, chanteur et auteur-compositeur français, né à Paris en 1959.

morceaux ultérieurs, leurs textes feront notamment référence à Salinger, Kafka et Baudelaire.

À la fin des années quatre-vingt, le nord-irlandais Neil Hannon, féru de littérature, remonte encore plus le temps en donnant à son groupe à géométrie variable, The Divine Comedy, le nom du chef d'œuvre de Dante. Leur titre The Booklovers mérite d'ailleurs le statut de morceau le plus cultivé du rock, puisque ses paroles sont basées sur la liste des auteurs préférés d'Hannon ; Cervantes, Dickens et Virginia Woolf y côtoient Balzac, Marcel Proust et Hermann Hesse, chaque nom d'écrivain étant ponctué d'une apostrophe appropriée...

Aujourd'hui, la tendance se perpétue, voir la formation franco-américaine Moriarty qui a choisi son nom en référence à Dean Moriarty, le héros du *Sur la route* de Jack Kerouac, et le groupe anglais Breton qui a volé le sien à André Breton, grande figure du surréalisme qui fut l'un des inventeurs de l'« écriture automatique ».

En France, Richard Pinhas est un précurseur en 1972 lorsqu'il sculpte avec son groupe Schizo le morceau de rock électronique *Le voyageur* autour d'un texte de Friedrich Nietzsche qui est lu par le philosophe Gilles Deleuze. Deux ans plus tard, il nomme son groupe Heldon en référence au nom du pays imaginaire qui figure dans le roman *Rêve de fer (The iron dream)* de l'écrivain américain de science-fiction Norman Spinrad. À la fin des années quatre vingt-dix, Pinhas rassemble Spinrad et l'écrivain canadien d'origine française Maurice G. Dantec (qui a lui-même connu plusieurs expériences musicales : au sein d'Artefact de 1977 à 1980, avec No One Is Innocent, et récemment dans Aircrash Cult) dans le projet Schizotrope.

Dans des genres différents, Michel Houellebecq, par ailleurs inspirateur d'Iggy Pop dont le disque *Préliminaires* (2009) a comme l'une des sources le roman *La possibilité d'une île*, a publié en 2000 l'album *Présence humaine*, dans lequel il récitait ses poèmes mis en musique par Bertrand Burgalat, avec une couleur délibérément « progressive ». Et, cinq ans plus tard, Les Têtes Raides ont mis en musique *Je voudrais pas crever* de Boris Vian, un bel hommage pour celui qui fut un demi siècle plus tôt l'un des créateurs du rock'n'roll made in France.

Tous ces travaux ne sont pas que le fruit d'une association culturelle voulue pour des raisons esthétiques, ce sont aussi des gestes assumés et qui ont du sens. Par exemple, quand Lou Reed s'inspire de *La Vénus à la fourrure* de Leopold von Sacher-Masoch pour son *Venus in Furs*, il reprend à son actif un thème littéraire particulièrement sulfureux. Et même si David Bowie était peut-être opportuniste (comme cela lui a été souvent reproché) en écrivant *Jean Genie* en hommage à Jean Genet, ces démarches d'appropriation sont toujours le fait d'artistes particulièrement créatifs et innovants.

Enfin, nombre de musiciens de rock sont aussi des auteurs qui écrivent et publient.

Jim Morrison, Patti Smith et Nick Cave en sont quelques exemples. Bien qu'ils appartiennent tous les trois à des générations différentes, ils ont en commun, au-delà de leur amour pour les arts et la littérature, une fascination pour l'engagement, un certain lyrisme, et une francophilie qui s'est affirmée à travers les lectures de Baudelaire et Arthur Rimbaud, mais aussi d'Antonin Artaud et de Georges Bataille.

2.4 - Littérature rock et « écrivains rock »

Depuis une quinzaine d'années, l'édition des ouvrages sur le rock a littéralement explosé. Naissance de maisons d'édition s'y consacrant (par exemple Allia, Le Mot et le Reste et les Éditions du Camion Blanc en France), nouvelles collections (citons Rivages / Rouges), multiplication de livres sur des sujets qui peuvent aller du plus général (une énième biographie des Beatles) au plus pointu comme un essai sur la voix d'Antony Hegarty, le leader d'Antony & the Johnsons... Mais si le livre est plus que jamais un vecteur essentiel de la culture rock, un recueil d'articles d'un « rock critic » ou les mémoires racontées

Le fait de vivre de la musique n'était pas ce qui nous préoccupait. Nous étions portés par l'idée que nous avions une mission à accomplir : révolutionner la musique. Il était clair pour nous que nous étions uniques tout comme les gens et les groupes que nous fréquentions à Cleveland l'étaient. Nous étions persuadés d'être au bon endroit au bon moment pour que s'accomplisse notre destinée. On avait vu le rock sortir d'une sorte d'adolescence pour approcher une certaine maturité vers la fin des années soixante. Il était devenu plus expressif, capable d'aborder de façon complexe la question de la condition humaine. Nous étions à ce point précis de l'Histoire et désormais un projecteur était braqué sur nous. C'était maintenant à nous de prendre le flambeau des mains de nos aînés et de mener le rock à son destin glorieux : devenir une forme d'art. La littérature était morte, le jazz était mort, la sculpture et la peinture étaient mortes après avoir connu leur apogée. Une nouvelle forme d'art était née, inouïe et profondément expressionniste. Bien que nous ayons confiance en nous, nous étions aussi conscients que personne ne s'en rendrait compte. Nous ne nous faisons aucune illusion dès le début : nous allions changer la face de la musique, mais personne ne le saurait.

David Thomas, chanteur et auteur-compositeur américain, membre fondateur de Pere Ubu, né à Miami en 1953.

de telle ou telle figure avec la complicité d'un journaliste ne sont pas forcément synonymes d'authentiques œuvres littéraires. D'ailleurs, à de rares exceptions près, la production journalistique rock, avec ses sommes de références, son côté « people » et ses formules interchangeables, est plutôt globalement décevante.

À cet égard, si nous partons du postulat que les « auteurs rock » sont ceux qui n'écriraient pas comme ils écrivent si le rock et sa culture n'existaient pas, et si nous y ajoutons une notion de qualité littéraire qui leur est généralement reconnue, nous pouvons dénombrer plusieurs sortes d'« écrivains rock ».

- Les journalistes qui se distinguent de la masse de leurs collègues par leur sens du recul, de l'analyse, voire du récit, comme le critique américain Greil Marcus, le journaliste anglais Nik Cohn, et le français Philippe Garnier, auteur des *Coins coupés*, un livre hybride entre le roman et l'autobiographie.

- Ceux qui se servent d'une histoire qui se passe dans un cadre qui appartient au paysage du rock et qui construisent une fiction. Un très bon exemple en est le *High Fidelity* (*Haute fidélité* en français) de l'écrivain Nick Hornby, qui met en scène Rob, un disquaire trentenaire aux allures d'adolescent éternel aux prises avec ses angoisses sentimentales et ses manies de collectionneur de disques... Dans la même catégorie, le *Owen noone & marauder* de l'américain Douglas Cowie, qui raconte l'histoire du succès puis du désenchantement d'un groupe de rock.

- Ceux qui mettent leur art au service de l'histoire du rock, en y rajoutant d'ailleurs des touches autobiographiques, comme François Bon qui n'écrit pas que sur le rock mais qui a successivement publié un livre sur les Rolling Stones, *Rock'n'roll : un portrait de Led Zeppelin* dans lequel il met à nu la saga et les mythes qui entourent le groupe de Jimmy Page et Robert Plant, puis un sur Bob Dylan fort bien documenté. Les premiers mots de cet ouvrage sont éloquentes : *C'est soi-même qu'on recherche*, écrit François Bon.

- Les musiciens dont les mémoires, écrites seul ou non, parviennent, par leur style, leur potentiel documentaire, et quelque chose d'impalpable qui se rapporte à l'honnêteté et à la vérité, à un témoignage de grande valeur. Parmi ces mémorialistes d'un nouveau genre, citons Keith Richards et Patti Smith, qui ont chacun récemment publié deux autobiographies de référence qui nous éclairent, le premier sur l'émergence du rock anglais pendant les années soixante, le second sur la scène « arty » de New York un peu plus tard.

- Ceux qui ne parlent pas du rock à proprement parler mais qui possèdent une approche et un style qui viennent de la culture rock. Ainsi, David Dufresne, ancien journaliste qui revendique une formation punk et qui est devenu enquêteur pointu jusqu'à l'obsession dans son *Tarmac, magasin général* ; il y dissèque une affaire survenue en France en 2008, depuis son éclosion sous le feu des media jusqu'à la mise en cause d'un groupe de pseudo-activistes qui s'avérera infondée un an plus tard. On ne peut pas ne pas voir dans l'ouvrage une brillante résurgence de l'école « gonzo ».

Tous ces ouvrages nous éclairent, à travers une approche « rock » qui n'est pas que musicale, sur les sociétés dans lesquelles nous vivons, quelquefois leurs aspects politiques, bref nos cultures au sens large du terme. Comme l'écrivait le critique anglais Nik Cohn dès 1969 : « La clef d'une écriture rock se trouve dans une attitude, dans un certain regard, plutôt que le fait d'écrire ou non sur le rock. »

Nous pouvons bien sûr aussi parler des écrivains pour qui la culture rock est une composante de leur éducation, au même titre que la littérature « classique », le nouveau roman ou les lectures d'Hemingway, Nabokov et Henry Miller. Elle ressort dans leurs ouvrages, à la manière de témoignages, de références ou de thèmes spécifiques. On peut rattacher à cette catégorie les Américains Bret Easton Ellis, Thomas Pynchon et Poppy Z. Brite, l'Anglais Jonathan Coe, les Français Philippe Djian, Vincent Ravalec et Michel Houellebecq, leurs consoeurs Marie Darrieussecq, Sylvie Robic et Virginie Despentes, d'autres encore.

Le reportage gonzo est la somme de trois choses : la plume d'un grand reporter, le talent d'un photographe renommé, les couilles bronzées d'un acteur.

[Hunter S. Thompson, journaliste et écrivain américain, né dans le Kentucky en 1937, mort dans le Colorado en 2005.](#)

Si on prend l'exemple de cette dernière, en dehors du fait qu'elle a été nourrie de culture rock, et qu'entre d'autres faits d'armes elle a écrit pour les groupes A.S. Dragon et Placebo, traduit un texte du bassiste des Ramones et réalisé un clip pour Daniel Darc, son écriture est très actuelle à la fois par les thèmes qu'elle aborde (son décryptage des travers de notre société, son empathie pour les défavorisés, ses obsessions sexuelles) que par son style vif et acéré, sans complexe aucun, et des mots qu'on peut parfois juger crus mais qui sont avant tout vrais.

Les codes du rock, qui vont de la rébellion à la provocation, fournissent à ces écrivains des personnages qui sont des héros - ou des anti-héros - modernes, en rupture d'une certaine normalité, et qui cultivent parfois un romantisme pouvant aller jusqu'à la désespérance voire à la mort. Le rock y est aussi présent en tant que bande-son, par exemple Devo et les Talking Heads chez Bret Easton Ellis ou Bruce Springsteen chez Jonathan Tropper, un jeune auteur américain. Mais une dérive apparaît aussi, l'utilisation du rock et de ses icônes comme prétexte narratif gratuit, celui-ci étant juste employé pour apporter une dose de souffre à des sujets aux intrigues pauvres. Pour une réussite comme *Une simple mélodie* de l'Américain Arthur Phillips, un ouvrage qui contient en annexe une belle playlist de rock, de jazz et de bossa nova, et où un iPod tient le premier rôle, ou ce surprenant *Ravissement de Britney Spears* du Français Jean Rolin, combien de livres attirants qui contiennent des références au rock dans leur titre mais qui s'avèrent décevants...

Le rock et son versant punk donnent aussi des archétypes au roman policier, voir *Armageddon rag* de l'Américain George R.R. Martin qui raconte une enquête sur un manager assassiné, *Le roi lézard* de la Française Dominique Sylvain qui fait référence à la mort de Jim Morrison à Paris, la trilogie *Millénium* du Suédois Stieg Larsson avec le personnage de l'enquêtrice hacker Lisbeth Salander, ou encore le roman inclassable de la Finlandaise Sofi Oksanen, *Purge*, à mi-chemin entre polar rétro et roman politique. L'esprit du punk qui souffle à des degrés divers dans ces livres passe par le nihilisme affiché de certains des personnages, leur désespérance, sans oublier leur contestation du système qui les pousse à employer tous les chemins possibles, jusqu'aux plus extrêmes, pour parvenir à leurs fins.

Écrire un livre, se pencher dans les abîmes de l'humain et les méandres de la vie, ce n'est finalement pas si loin que l'acte de faire du rock, de le chanter, de le vivre. D'ailleurs, le point ultime en est peut-être la mort. En écrivant dans *Le Monde* du 13 avril dernier à propos de la parution des *Œuvres romanesques* de la grande écrivaine britannique Virginia Woolf dans la collection *La Pléiade*, Virginie Despentes affirme justement : « Le suicide est à l'écrivain ce que l'overdose est au rocker – une façon de partir qui va avec l'œuvre. La valide. »

Dylan est-il l'auteur le plus influent de l'histoire du rock ? On peut toujours le considérer comme on veut mais j'ai toujours trouvé stupide d'affirmer l'importance de quelqu'un à partir de son influence sur des gens moins intéressants que lui. Dylan est incontestablement l'auteur qui a été le plus imité dans l'histoire de la musique populaire moderne, et alors ? Et que signifie « influent » ? Influent sur les autres auteurs, chanteurs, musiciens, ou influent sur la façon de vivre de ceux qui écoutent sa musique ?

[Greil Marcus, critique et écrivain américain, né à San Francisco en 1945.](#)

... une image de Mick Jagger et Keith Richards que j'avais gardée longtemps punaisée dans le bord intérieur de mon casier d'interne au lycée de Poitiers. Pour eux, les Rolling Stones, des milliers de photographies, des centaines de pages cumulées de témoignages et de récits : en enquêtant sur leur histoire, je découvrais les objets, les symboles de la mienne.

[François Bon, écrivain français né à Luçon en 1953, dans l'introduction de Bob Dylan, une biographie, 2007.](#)

3.1 - La dette du rock au cinéma

S'il est établi que le rock est un moteur dans l'éclosion d'une nouvelle Amérique, on sait moins que le cinéma l'a accompagné très tôt. Au moment où les premiers actes de baptême du rock'n'roll sont gravés dans la cire (*Rocket 88* par Jackie Brenston et ses Delta Kings avec Ike Turner au micro en 1951, *Rock Around The Clock* par Bill Haley et ses Comets en 1954, *That's All Right (Mama)* par Elvis Presley la même année), plusieurs cinéastes capturent les frémissements d'une jeunesse qui a déjà entamé un processus de rupture et qui est en attente d'« autre chose ». László Benedek tourne *L'équipée sauvage (The Wild One)* en 1953, Nicholas Ray *La fureur de vivre (Rebel Without a Cause)* en 1955, et Richard Brooks *Graine de violence (Blackboard jungle)* la même année. Dans les deux premiers, Marlon Brando et James Dean incarnent respectivement le nouveau héros et sa soif de liberté. Quant à *Graine de violence*, c'est le premier film de l'histoire du cinéma qui fait entendre le rock'n'roll à un large public, puisque sa bande son contient justement, dès le générique du début, le fameux thème de Bill Haley *Rock Around The Clock*, qui sans cette exposition inespérée n'aurait pas connu la fortune que l'on sait. C'est aussi grâce à ce film que ce morceau de deux minutes et onze secondes fait pénétrer le rock'n'roll dans la réalité sociale, en lui donnant de facto son statut de musique rebelle.

Le rock et le cinéma sont alors deux miroirs complémentaires de la société. Deux arts où les stars naissantes peuvent mourir jeunes, également, voir la disparition de James Dean à 24 ans qui annonce la mort des icônes rock des années soixante et soixante-dix.

Dans les années soixante et jusqu'au *Gimme Shelter* des frères Maysles et de Charlotte Zwerin en 1970 qui documente cruellement la fin d'une époque avec le meurtre d'un spectateur noir par un Hell's angel au concert donné par les Rolling Stones à Altamont quelques mois plus tôt (trois autres personnes trouveront la mort à ce même concert), le cinéma offre au rock une tribune irremplaçable, qui est à la fois un haut-parleur pour sa musique et une clef de compréhension du contexte dans lequel il se regarde et s'écoute. Les films de D.A. Pennebaker *Don't Look Back* (1967) et *Monterey Pop* (1968) resteront toujours inégalés. Dans le premier, le cinéaste américain nous montre les coulisses de la tournée anglaise de Bob Dylan deux ans plus tôt, déjà star en herbe et manipulant son entourage et les journalistes ; dans le second, il nous fait partager la vérité d'une époque et la belle innocence d'une musique - et des artistes, de Janis Joplin à Jimi Hendrix en passant par The Mamas & The Papas, qui la chantent.

Le cinéma est toujours resté le meilleur allié du rock pour en révéler la puissance et, parfois, ses excès. Par exemple, le prolifique metteur en scène britannique Michael Winterbottom, dans *24 Hour Party People* (2002), mêle malicieusement reconstitutions et documents d'époque pour décrire la vie musicale de Manchester de 1976 à 1992, la bien nommée « Madchester », en permettant au spectateur de plonger dans les grandes heures du punk, de la new-wave et d'un certain rock « arty ». Et dans *9 Songs*, réalisé deux ans plus tard, il filme en « live » neuf morceaux de jeunes groupes d'alors (Von Bondies, Franz Ferdinand, Elbow, Dandy Warhols, Black Rebel Motorcycle Club, etc.) qui rythment une relation sexuelle, avec scènes très osées à l'appui, entre un homme et une femme amateurs de concert à la veille de leur rupture. Censuré dans de nombreux pays, le film peut être vu comme une version moderne et tout à fait assumée du rapport éternel qui existe entre la musique rock et les plaisirs du sexe.

Enfin, et même si nous ne sommes pas là exclusivement dans l'art, il faut souligner que le rock doit aussi beaucoup à la télévision dont on connaît la puissance, à la fois par son rôle de relais du cinéma et par certaines de ses émissions, des « talk shows » aux programmes « live » en passant par les actualités.

La tentation du grand écran

Les grandes figures du rock n'ont jamais particulièrement brillé au cinéma. Parmi la petite trentaine de films où joue Elvis Presley, peu sont ceux qui se regardent encore avec intérêt aujourd'hui (on retiendra *King Creole* - en français : *Bagarres au King Créole*, réalisé en 1958). Quant aux films construits autour de stars comme Bob Dylan (*Masked and Anonymous* ou même *Pat Garrett & Billy the Kid*), John Lennon (*How I Won The War*) ou Mick Jagger (*Ned Kelly* et même *Performance* où il forme avec Anita Pallenberg un couple sulfureux) ils sont loin d'être aussi riches que leur musique.

3.2 - L'esprit rock au cinéma

Les films des « swingin' sixties » en Angleterre sont les premiers longs-métrages de fiction qui portent en eux l'esprit du rock. Si *Quatre garçons dans le vent* (*A hard day's night*), tourné par Richard Lester en 1964 avec les Beatles, ressemble à une pochade, le ton change radicalement avec *Blow-Up* (1966) où Michelangelo Antonioni inclut une séquence culte avec les Yardbirds pendant laquelle Jeff Beck détruit sa guitare. Là, le rock transcende le cinéma en lui apportant une matière inédite. « Cette scène avec les Yardbirds a été pour moi déterminante, c'est un moment d'anthologie rock », déclare Kim Gordon, la chanteuse et bassiste membre de Sonic Youth.

Aux États-Unis, un film fondateur est *Easy Rider*, tourné par Dennis Hopper en 1969 avec Peter Fonda et lui-même dans les rôles principaux de ces deux motards aventuriers dont les étapes du voyage stigmatisent l'Amérique profonde de l'époque. Prototype du « road movie », il contient aussi une bande-son où l'on trouve le fameux *Born To Be Wild* de Steppenwolf, l'un de ces cris de guerre (*Né pour être sauvage*) dont le rock est coutumier, mais aussi des titres des Byrds, des Electric Prunes et du Jimi Hendrix Experience. Peu de temps le sépare, finalement, du *American Graffiti* de George Lucas (1973) qui est d'une certaine façon son antithèse, puisqu'entièrement basé sur le syndrome de la nostalgie, dont on sait que le rock, avec son imagerie et ses refrains éternels, est un grand pourvoyeur.

De la même manière que les romanciers actuels ont reçu tout un faisceau d'influences dont le rock, les metteurs en scène modernes ont été marqués, en plus du rock et de ses images, par le cinéma expérimental d'Andy Warhol, les films ethnologiques de Jean Rouch (apôtre de la caméra de contact), le cinéma vérité et John Cassavetes en particulier, et la Nouvelle Vague française ; François Truffaut n'aimait pas le rock mais Barbet Schroeder a signé avec *More* et *La vallée* deux manifestes sur les utopies de la culture hippie en faisant une grande place à la musique de Pink Floyd, et Jean-Luc Godard a filmé les Rolling Stones en studio dans *One Plus One*. Nombre d'entre eux ne traduisent pas forcément le rock que par sa musique, ils en retiennent également son « caractère » qui rime avec chronique sociale, peinture des marginaux, contestation, provocation et insolence.

C'est ainsi que parmi les films les plus marqués par la culture rock on trouve notamment :

- *Deep End* du Polonais Jerzy Skolimovsky (1971) rythmé par sa bande-son où Can et Cat Stevens font bon ménage ;
- *Orange Mécanique* (*A Clockwork Orange*) de l'Américain Stanley Kubrick qui déchaîne les passions lors de sa sortie en 1971 et qui doit aussi au côté rétro-futuriste du pop art ;
- certaines œuvres de l'Allemand Wim Wenders qui oscillent entre film policier et « road movie » et où les allégories rock sont très présentes (l'errance, le juke-box, l'Amérique mythifiée) comme *Alice dans les Villes* (1974) et *Paris, Texas* (1984) ;
- le cinéma de Jim Jarmusch comme son *Mystery Train* (1989) où la musique de John Lurie joue aussi un grand rôle ;
- *Sailor et Lula* (*Wild at Heart*) de David Lynch (1990), un « road movie » excentrique où le héros, Nicolas Cage, chante dans une scène inoubliable du Elvis Presley avec une veste en peau de serpent ;
- *Trainspotting* de Danny Boyle (1996), l'une des peintures les plus réussies du désespoir et de la désespérance ;
- plus près de nous, *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola (2006), où New Order et The Strokes cohabitent dans la bande originale avec Vivaldi et Rameau dans un portrait baroque de la dernière reine de France.

Le cinéma rock aujourd'hui est multiforme. Il permet à Julian Temple dans *Oil City Confidential* (2009) de tourner avec Wilko Johnson dans son île natale de Canvey Island, dans les vapeurs industrielles de l'estuaire de la Tamise, pour raconter avec force flashbacks et témoignages la saga du groupe de pub rock Dr. Feelgood. Il donne l'occasion à Virginie Despentes de faire un film où elle transforme son propre livre *Bye Bye Blondie* (2012) en une histoire d'amour lesbien avec Emmanuelle Béart et Béatrice Dalle sur fonds de culture punk

Certains musiciens de rock comme Frank Zappa (*200 Motels* en 1971, *Baby Snakes* en 1979) ont utilisé le cinéma dans leur œuvre. Pour d'autres, comme Pink Floyd avec *The Wall* d'Alan Parker (1982), il a constitué une extension logique de leurs visions musicales et extra-musicales.

Le genre de la fiction biographique est souvent allé chercher des sujets dans le rock. Citons, dès 1978, *The Buddy Holly Story* de Steve Rash qui raconte l'histoire du pionnier du rock'n'roll mort à vingt-deux ans dans le crash de son avion. Vingt ans plus tard *Sid & Nancy* d'Alex Cox (1986), relate la saga de Sid Vicious, le bassiste des Sex Pistols, dans l'Angleterre punk de la fin des années soixante-dix. En 1991, avec *The Doors*, Oliver Stone se lance dans le pari difficile de faire revivre les débuts et les années de gloire du groupe de Jim Morrison. Enfin, la dernière décennie a fourni au grand écran plusieurs films dignes d'intérêt, comme *Ray* de Taylor Hackford en 2004 sur Ray Charles, *Walk The Line* de James Mangold sur Johnny Cash en 2006, *Control* d'Anton Corbijn sur Joy Division en 2007, enfin *Nowhere Boy* de Sam Taylor-Wood (2009) qui fait le récit des premières années de John Lennon. Plus que des films rock, ces « biopics » fournissent parfois au rock des éclairages intéressants sur certains moments de son histoire.

alternative du début des années quatre-vingt. Il inspire le Finlandais Aki Kaurismäki dans sa fable sociale *Le Havre* (2011), où, fidèle au surnom donné par un critique de « plus rock des cinéastes européens », il fait jouer au rocker français Little Bob son propre rôle.

N'oublions pas non plus l'importance des bandes originales de films, et l'impact supplémentaire que certaines d'entre elles, lorsque les morceaux sont choisis avec soin, donnent aux films. Un cinéaste comme Quentin Tarantino, lui-même grand amateur de musique et qui sait s'entourer de mélomanes encyclopédistes, l'a bien compris, voir les musiques choisies pour *Pulp Fiction* (Dick Dale, The Knack, Dusty Springfield...) ou *Kill Bill* (Nancy Sinatra, Neu !, Isaac Hayes...) qui font appel aussi bien au rock d'avant-garde qu'à la pop, la soul, et la surf music.

4 - Le rock et les arts graphiques et plastiques



Si le son du rock est primordial, il est indissociable de l'image. D'où ses connexions très fortes avec les arts graphiques et les arts plastiques, la bande dessinée, l'art contemporain, la peinture, la photographie, la mode et la vidéo.

4.1 - Les pochettes de disques

Dans la lignée d'Alex Steinweiss et d'un James Flora, deux pionniers du design des univers de la musique classique et du jazz, la pochette du 33 tours de rock tente d'abord d'appuyer le message musical qu'elle contient. Noblesse oblige, c'est le King, alias Elvis Presley, qui dès 1956 avec son tout premier album, bénéficie d'une photo et d'un lettrage qui ont été réfléchis avec soin. Mais il faut attendre le milieu des années soixante pour que l'idée même du design s'impose au rock, et que la pochette du 33 tours, au moment où il est de moins en moins une collection de 45 tours et de plus en plus une œuvre à part entière, deviennent un espace de création.

Depuis leurs débuts, les Beatles ont donné le ton, confiant leur image dès 1963 au photographe Robert Freeman pour *With The Beatles*, une collaboration qui se prolongera jusqu'à *Rubber Soul* en 1965. L'année suivante Klaus Voorman leur offre l'une des premières pochettes dessinées de l'histoire du rock pour *Revolver*, puis en 1967 *Sgt. Pepper's* utilise les services de Peter Blake pour un autre visuel de légende qui est au diapason du travail en studio de plusieurs mois que l'album a nécessité. Et puis, en 1968, le peintre anglais Richard Hamilton, amateur de Marcel Duchamp, conçoit l'emballage de l'« album blanc » des Beatles, minimaliste à souhait avec sa couleur blanche immaculée. Cette succession de pochettes contribue à inscrire les Beatles et leur musique dans un art « officiel ».

Les autres groupes et artistes ne sont pas en reste. Dresser ici une liste de toutes les pochettes marquantes n'aurait guère de sens, mais on peut citer quelques styles : l'école psychédélique américaine de la fin des années soixante, célèbre pour les courbes molles de ses lettrages et ses couleurs vives, et qui s'est instantanément déclinée en affiches et en flyers ; celle du rock progressif anglais, dominée par une imagerie fantastique et surréaliste, et d'où est issue l'équipe du fameux studio Hipgnosis qui travaillera aussi bien pour les Who et Led Zeppelin que pour Pink Floyd et Bad Company des références au monde ; celle du rock indépendant, dominée par le designer Peter Saville, auteur notamment des pochettes de Joy Division et de New Order pour le label Factory, avec des lignes graphiques post-modernes, semblant sorties de bâtiments imaginés par Mallet-Stevens ou Le Corbusier.

Finalement, dans le jeu de miroirs qu'est devenu le rock, tout est permis. Une pochette toute noire pour le groupe allemand Faust pour son premier album, une parodie de la couverture du grand cru d'Elvis Presley de 1958 comme oseront le faire les Clash plus de vingt ans après pour leur *London Calling*, des photos d'acteurs (dont Jean Marais et Alain Delon) sur les disques des Smiths, des visuels très contrôlés par les musiciens eux-mêmes chez Sonic Youth ou Kraftwerk. De temps à autre un créateur venu du monde du pop art réalise même une œuvre encore plus symbolique que les autres : rappelons-nous d'Andy Warhol avec le premier album du Velvet Underground et le *Sticky Fingers* des Rolling Stones, ou même de Robert Rauschenberg qui offre aux Talking Heads en 1983 un de ses collages pour une édition limitée en vinyle « picture disc » de leur album *Speaking In Tongues*.

Dans l'histoire du disque et de ses pochettes, le rock ne représente peut-être qu'un chapitre parmi d'autres, mais il n'empêche : aujourd'hui, les couvertures d'albums vinyle, originales ou non, sont devenues des objets d'art à part entière. Elles sont collectionnées, mais aussi encadrées et exposées, devenant ainsi à la fois des signes de culture et de fortes références identitaires.

Nous parlons dans les sous-chapitres qui suivent d'artistes et de créateurs qui pourraient quelquefois se trouver dans deux voire davantage des catégories que nous évoquons, sans parler de la littérature et du cinéma. Dans le rock et dans le monde des arts qui entourent le rock, la règle est souvent la pluridisciplinarité.

Les six premières pochettes des 33 tours de Bob Dylan, de son disque éponyme de 1961 au *Highway 61 Revisited* de 1965, montrent clairement le parcours d'un jeune folk singer devenu icône du rock. Au même titre que sa musique, elles participent à la fabrique d'une star par sa maison de disques Columbia.

Dans l'esthétique d'un label comme Factory Records, fondé à Manchester en 1978 par Tony Wilson, le design des pochettes qui sont réalisées sous la direction de Peter Saville est volontairement minimaliste. Parfois, ni le nom du groupe ni celui de l'album n'y figure. En outre, le référencement du catalogue incluait non seulement les disques mais aussi parfois une affiche de concert, une page de publicité dans un journal, ou encore le célèbre club The Hacienda à Manchester.

Kütu Folk, basé à Clermont-Ferrand, est une petite maison de disques dirigée par Alexandre Rochon, qui a été très marqué par les labels indépendants des années quatre-vingt et qui est lui-même musicien dans The Delano Orchestra. Le label, qui possède une quinzaine de références (des groupes français mais aussi anglais et américains des scènes néo-folk et néo-psychédélique), présente ses disques dans des pochettes en carton cousues à la main, et il a été pendant quelque temps sponsorisé par les machines à coudre Singer. Nous sommes ici à la fois dans l'art et dans l'artisanat, et pas très loin du « disque objet ».

4.2 - Le rock et le bande dessinée

C'est en 1968 et grâce au dessinateur Crumb, l'inventeur du célèbre Fritz le Chat – qui a donné son nom au groupe du ciné-concert qui illustre cette conférence – que le « neuvième art » commence un long flirt avec le rock, à l'occasion de l'illustration de la pochette de *Cheap Thrills*, un album désormais culte de Big Brother & The Holding Company, groupe californien dans lequel chante Janis Joplin. Créateur de revues où il n'hésite pas à mettre en scène son approche plutôt compulsive du sexe, Crumb réalisera par la suite nombre de pochettes de blues et de jazz, mais il ouvre la porte à une démarche qu'utiliseront à leur tour plusieurs groupes de la même culture, comme Spirit et le Grateful Dead, mais aussi les Fugs, Frank Zappa, les Anglais Jethro Tull, et des formations comme les Drifters et Funkadelic. Dans la majorité de ces exemples, il est intéressant de noter que le côté coloré voire explosif de l'esthétique de la B.D. se marie à des musiques qui possèdent des aspects exubérants, que ce soit sur le plan des messages qu'elles véhiculent ou sur le plan de leur structure rythmique. D'ailleurs, le rock garage et le punk exploiteront aussi ce trésor graphique que représente l'univers de la bande dessinée – les « comics » en américain.

En France, le mensuel Métal Hurlant, de 1975 à 1987, est un foyer créatif qui s'est fait pour spécialité de mêler l'esprit du rock et celui de la B.D. On y trouve le dessinateur Frank Margerin, l'un des premiers qui ait inventé des héros rockers. Ils gravitent tous autour de Lucien, guitariste dans le groupe de rock Ricky Banlieue et ses Riverains, et dont les albums successifs couvrent une trentaine d'années. À travers eux, ce sont avec un rien de nostalgie plusieurs chapitres de rock made in France qui défilent, de son côté rebelle à son intégration dans les normes d'une société finalement bienveillante.

Présent aussi à ses débuts dans cette rédaction, Serge Clerc, un adepte de la « ligne claire », publie en 1984 avec le journaliste François Gorin le livre *La légende du rock'n'roll*, et réalise des affiches de concerts et des pochettes de disques, travaillant notamment pour Joe Jackson, les Fleshtones, les Cramps et Carmel. Quant au Néerlandais Joost Swarte qui se rattache à la même école, même si son travail l'a conduit bien au-delà des sphères du rock, il est également un grand affichiste et concepteur de couvertures de disques.

Le rock et sa mythologie ont bien sûr inspiré nombre de dessinateurs. Évoquons le Belge Guy Pellaert et son célèbre *Rock Dreams*, de véritables fictions dessinées sur quelques icônes du rock, sans oublier sa pochette de *Diamond Dogs* réalisée pour David Bowie. Vincent Brunner, lui, a rassemblé pour ses *Rock Strips* des artistes aussi divers que Charles Berbérien, Luz et Jean-Christophe Menu pour créer des univers où évoluent Elvis Presley, Iggy Pop, mais aussi P.J. Harvey et LCD Soundsystem. Plus près de nous, le dessinateur Néjib imagine les débuts d'un certain David Jones dans une B.D. fine, inventive et très documentée sur le contexte et les personnages de son époque, intitulée *Haddon Hall - Quand David inventa Bowie*.

4.3 - Le rock et l'art contemporain

Si le lien entre rock et sculpture se limite aux statues de quelques rock stars, par exemple celle de *Freddie Mercury* le chanteur disparu de Queen devant le lac Léman à Montreux, celui qu'il entretient avec la peinture est bien plus fort.

Andy Warhol fait figure de précurseur. Avec ses fameuses sérigraphies qui, aux côtés d'une Marilyn Monroe et de ses *Campbell Soup Cans*, font appel aux images d'Elvis Presley et de Mick Jagger, il réduit le rock comme le cinéma à un objet de consommation dont la multiplication obsessionnelle le démystifie tout en le glorifiant. Lui-même artiste total (c'est l'un des principes du pop art dont il est le chef de file), il conçoit plusieurs dizaines de pochettes de disques (rock, mais aussi classique, jazz et disco), il inaugure une activité de vidéaste avec les *Screen Tests* qu'il effectue dans sa Factory de New York avec les musiciens du Velvet Underground, il sera patron de presse avec la revue *Interview* qu'il fonde en 1969, et plus tard il produit des clips pour des groupes comme The Cars et Curiosity Killed The Cat. Les fondations de son travail viennent de la musique et

C'est au Festival de la bande dessinée d'Angoulême qu'est né en 2005 le concept du « concert dessiné », au cours duquel un groupe et des dessinateurs improvisent en direct sous les yeux du public, les dessins étant filmés et projetés sur un grand écran. Reprise au Festival d'Avignon l'année suivante, l'une des versions les plus abouties en a été donnée en 2009 par le groupe du musicien Rodolphe Burger et les dessinateurs Charles Berbérien et Philippe Dupuy.

le rock est au premier plan de son inspiration. Sa réalisation la plus symbolique est la série d'événements multimedia *Exploding Plastic Inevitable*, dans lesquels la scène est partagée par le Velvet et Nico, des danseurs et des performeurs comme Gerard Malanga et Edie Sedgwick, tandis que sont projetés des films de Warhol.

C'est aussi à New York, au début des années soixante, qu'émerge le mouvement Fluxus, sous l'impulsion de George Maciunas qui est aussi à l'origine de cette « loft culture » où l'esprit de John Cage est très présent. Y gravitent des plasticiens tels Nam June Paik d'origine coréenne, l'Allemand Joseph Beuys, le Franco-Suisse Benjamin Vautier alias Ben, et des musiciens comme les Américains La Monte Young et Tony Conrad, la Japonaise Yoko Ono et le Gallois John Cale. Même si ils y renonceront plus tard par un phénomène d'assimilation fréquent dans le monde des arts, tous ont comme précepte la dissolution de l'idée formelle d'œuvre et un langage basé sur la liberté et la spontanéité. En gros, toute est possible et tout est art. Les retombées de Fluxus sur le rock sont importantes, à la fois dans l'attitude et dans la forme, et parmi leurs héritiers musicaux on trouve, à des degrés divers, John Cale avec et sans le Velvet Underground, John Lennon, les groupes allemands Can et Faust, et nombre d'artistes avant-gardistes et bruitistes américains, européens et japonais.

Si quelques artistes de rock sont aussi des peintres, tel Don Van Vliet alias Captain Beefheart, le rock de son côté inspire des créateurs « différents ». C'est le cas du cinéaste américain David Lynch, qui est aussi peintre et plasticien et qui, dans l'une de ses œuvres, a composé une bande-son avec Patti Smith. Ou du Français Robert Combas, apôtre de la figuration libre, peintre, danseur, mime, vidéaste, mais aussi chanteur, guitariste et pianiste dans son groupe Les Sans Pattes...

Tous ces aspects sont présents dans l'exposition que lui consacre le Musée d'art contemporain de Lyon jusqu'au 15 juillet 2012, et qui porte bien son titre, *Greatest Hits*. Parmi les six cent œuvres, ses toiles qui rappellent autant Picasso que Jean-Michel Basquiat y côtoient des objets, des dessins, des sculptures, et chaque salle possède sa propre playlist, composée à la fois de ses propres morceaux et de titres puisées dans sa discothèque qui contient des œuvres qui courent du seizième au vingtième siècle. On y trouve en outre une série de deux cents pochettes de vinyle des années soixante à quatre-vingt provenant de sa collection, où il n'a choisi que des pochettes illustrées par un visage...

Avant lui, Robert Malaval, son aîné, avait lui aussi été influencé par l'énergie du rock ; présenté comme le maître du pop art à la française puis comme un peintre glam rock, il avait même écrit un livre sur les Rolling Stones resté inédit.

4.4 - Le rock et la photographie

D'abord complément de l'écrit, la photo est un élément central du journalisme qui nous aide à comprendre le rock. Au-delà des portraits de musiciens et de groupes, que l'on retrouvera parfois sur les pochettes de leurs albums, l'appareil photographique devient aussi un témoin privilégié, qui se glisse dans l'intimité des artistes, dans l'espace de création que devient peu à peu le studio d'enregistrement, pendant les concerts bien sûr mais aussi dans les coulisses. Cette magie de l'« instantané », oh combien précieuse, nourrit autant la mythologie du rock qu'elle le documente de manière directe.

Dans le travail du Français Alain Dister, un journaliste et photographe qui a participé aux débuts du mensuel *Rock & Folk*, l'écriture et la photo vont de pair. Qu'il s'agisse de ses enquêtes sur le mouvement flower power à San Francisco, de son plongeon dans le nouveau rock de New York où il côtoie les New York Dolls et les Ramones, de ses journées avec Frank Zappa en tournée, ou de son séjour dans la ferme communautaire de Gong en Normandie, ses photos, de musiciens mais aussi de paysages, de personnes de la rue ou de public lors de concerts, nous aident à comprendre la musique et l'univers dans laquelle elle évoluait.

Ma peinture, c'est du rock.
[Robert Combas, peintre et plasticien français né à Lyon en 1957.](#)

Dans l'exposition *Bob Dylan, l'explosion rock 61-66* qui se tient jusqu'au 15 juillet 2012 à la Cité de la Musique à Paris, la photographie tient le plus beau rôle, principalement grâce aux clichés de Daniel Kramer. On y trouve notamment trois photos datant de 1965 : Dylan sur scène de dos au début de l'année avec Joan Baez à ses côtés, quelque temps plus tard en studio avec son producteur Tom Wilson, enfin le 28 août au stade de Forest Hills à New York où lui et ses musiciens apparaissent bien loin alors que figure au premier plan une énorme enceinte de haut-parleurs d'où sa toute nouvelle musique électrique va bientôt s'échapper. Ces trois moments capturés par Kramer sont particulièrement impressionnants et beaucoup plus « parlants » que des articles ou des livres, ils résument même à eux seuls tout un chapitre de la culture rock.

L'Américain Daniel Kramer dans les années soixante et ses photos de Bob Dylan dans ses premières années, sa compatriote Annie Leibovitz dans la décennie suivante et ses portraits de John Lennon, le Néerlandais Anton Corbijn dans les années quatre-vingt et ses images de Joy Division et de U2, sont trois exemples de photographes sans qui le rock et sa culture ne nous seraient pas parvenus de la même manière, aussi réel et aussi vrai. N'oublions pas qu'ils se rattachent à une tradition de la photo. Annie Leibovitz raconte qu'elle a été très marquée par le travail du grand photographe français Henri Cartier-Bresson, son regard documentaire qui en fait un pionnier du photojournalisme, et son approche de l'appareil photo comme un instrument de liberté ; elle doit aussi beaucoup à Robert Frank qui dans son recueil *Les Américains*, à la fin des années cinquante, constitue une véritable analyse de la société américaine.

Par l'immédiateté voire la fulgurance qui peut en jaillir, le rock et la photo sont peut-être un exemple de mariage parfait entre deux arts, le premier ayant apporté son rythme à la seconde, tandis qu'elle lui renvoyait en écho son côté d'urgence, comme si rien n'avait plus d'importance au-delà de la force d'un cliché qui montre un guitariste acharné sur son instrument ou un chanteur aux prises avec ses démons intérieurs.

4.5 - Le rock et la mode

La façon de s'habiller est une composante de l' « attitude rock » dès ses débuts. Les blousons de cuir du rock'n'roll, les costumes cintrés des « mods », le négligé du grunge et les vêtements colorés de toutes les époques du psychédéisme en sont autant d'exemples. Même chose pour les coiffures où tout a été essayé et brandi comme une appartenance à un clan, des premières « bananes » aux crêtes des punks en passant par toutes les variations des cheveux courts, longs, ras, coupes au bol pour les garçons, à la Jeanne d'Arc pour les filles.

Le rock a fourni à la mode plus qu'un terrain de jeux ; il lui a permis de se régénérer en récupérant son image, sa singularité, ses marques d'identification et parfois son côté rebelle.

En s'inspirant des rockers, les stylistes ont fabriqué du rêve. En connaissant les bonnes adresses et en y mettant le prix, il est facile aujourd'hui pour une femme de s'habiller comme la Patti Smith bohème, comme Joan Jett ou Chrissie Hynde prototypes des rockeuses, ou encore comme Twiggy la mannequin des années « swingin' London ». Et, à une époque où un Pete Doherty est associé à une marque parisienne et se lance aussi dans la bijouterie, les hommes peuvent aisément imiter au choix le Elvis Presley rocker des débuts, celui de l'époque Las Vegas, le Dylan dandy de 1965, ou le Joe Strummer de la grande époque des Clash.

La plupart des créateurs de mode, qu'il s'agisse d'un « ancien » comme Karl Lagerfeld ou de ses cadets John Galliano, Hedi Slimane ou Stella McCartney, sans oublier bien entendu une Vivienne Westwood dont la carrière a évolué avec le rock et qui a même utilisé des groupes comme les Sex Pistols et les New York Dolls comme porte-drapeaux de ses créations, doivent beaucoup au rock. Ils se servent de son aura, de ses codes vestimentaires, transforment ses aspects les plus forts (le dandysme, le glamour) et ses poses en autant de vecteurs d'élégance. Hommes et femmes de marketing, ils s'adressent aux « tribus » urbaines avec talent, et savent concevoir un T-shirt qui fait référence à Siouxsie Sioux ou un perfecto en cuir qui évoque la mythologie du rock. Dans ses récentes collections, le couturier Jean-Paul Gaultier utilise le côté exubérant et débridé d'une Amy Winehouse, et pour Olivier Rousteing qui est le nouveau jeune directeur artistique de Balmain, les paillettes et le strass du « King » sont une influence avouée.

Le rock doit à la mode, oui, mais la mode lui doit bien plus encore, tant ses concepteurs ont puisé dans sa force et dans son langage, adaptant ses signes de reconnaissance dans leurs habits, convoquant sa musique même pour

Chaque musicien est un héros qui incarne tout un passé. Le guitariste doit être à la fois Jimi Hendrix, Jimmy Page, etc.

[Jean-Charles de Castelbajac, créateur de mode français né en 1949 au Maroc.](#)

Amy Winehouse est tout ce qui me plaît. Elle mélangeait avec brio nombre d'influences en musique – soul, blues, rock, jazz –, mais aussi dans la mode. C'était une icône du style. Elle s'habillait de corsets, de jupes à la taille très marquée, de teintes vives : tout ce que je faisais en 1980. J'ai mixé ses pièces féminines favorites avec des éléments masculins, comme la rayure tennis ou le blouson Teddy des étudiants américains, afin d'inventer, à mon tour, un style singulier.

[Jean-Paul Gaultier, styliste français né à Arcueil en 1952.](#)

illustrer leurs défilés, imaginant pour le public des créations qui portent en eux du rêve, du fétichisme et des fantasmes d'identification et de transgression.

4.6 - Autour de la vidéo

L'art vidéo

Détournant d'abord l'écran de télévision pour en faire une sorte de palette de peintre d'un nouveau genre, l'art vidéo est apparu dans les années soixante mais ce n'est qu'une quinzaine d'années plus tard qu'un artiste issu du monde du rock s'y intéressa. Brian Eno, déjà célèbre pour son invention de la musique « ambient », réalise ainsi dans les années quatre vingt des œuvres comme *Thursday Afternoon* et *Mistaken Memories of Medieval Manhattan* où le temps semble s'arrêter, sur fonds d'une musique qui doit beaucoup au minimalisme.

À la même époque, les performances « arty » de la New-Yorkaise Laurie Anderson font avancer le rock vers une nouvelle dimension, de même que le rock apporte de nouveaux outils à sa carrière de performeuse. L'esthétique de la vidéo est aussi comprise par des groupes qui ont toujours été « progressistes », comme les Residents aux États-Unis et Kraftwerk en Allemagne qui insèrent dans leurs concerts des clips très originaux dont ils contrôlent de A à Z la conception. Mais, même s'ils sont toujours actifs aujourd'hui, il n'y a pas que des groupes « anciens » comme eux qui ont saisi l'importance de ce medium.

Avec l'apparition en 1998 du groupe anglais Gorillaz, jouant à la fois sur le réel et le virtuel avec une très grande importance de la vidéo, une étape supplémentaire est franchie. Les musiciens évoluent dans un univers de fiction tout en accumulant les collaborations avec des artistes comme Lou Reed sur disque et Mick Jones et Paul Simonon des Clash dans un concert en Angleterre.

Aujourd'hui, la miniaturisation et l'inventivité permet aux créateurs de réaliser ce qui semblait impossible il y a encore vingt ans, et la musique se pense en même temps que les images qui y sont associées, à moins que ce ne soit l'inverse... Roman Rappak, le chanteur du groupe anglais Breton, est loin d'évoquer un cas isolé lorsqu'il raconte : « Aujourd'hui, on enregistre un disque dans son home studio et un copain peut faire votre vidéo avec son téléphone portable. » De la même manière, Shaka Ponk, qui a été influencé par Gorillaz, invente sa mascotte virtuelle Goz, un chimpanzé de synthèse qui a un rôle aussi important que ses « vrais » collègues pendant les concerts du groupe. Leur chanteur, Frah, explique : « Dès le départ, le concept du groupe était de travailler autant la musique que les images. Nous avons inventé un univers que nous maîtrisons de bout en bout. »

L'ère du veejay, l'équivalent du deejay pour la vidéo, semble dépassée, et celle du vidéo-clip a été remplacée par l'importance croissante des réseaux sociaux qui exigent de la part des musiciens de diffuser régulièrement non seulement du nouveau son, mais aussi les images qui vont avec. À mi-chemin entre le bricolage de l'art éphémère et les inventions d'un nouvel « arte povera », le rock en bénéficie et en même temps contribue à son expansion.

Les jeux vidéo

Il était logique que le jeu vidéo, aujourd'hui la première industrie de l'« entertainment », rencontre le rock. Les premiers personnages venus de l'univers du rock, comme *Duke Nukem*, sont apparus au début des années quatre-vingt-dix. Plus tard sont venus des jeux typés hard rock, avec des références à Mötley Crüe ou Kiss, jusqu'au *Brutal Legend* qui met en scène un

Le paradoxe du vidéo-clip

Après le départ d'Elvis Presley à l'armée et plus généralement l'aseptisation du rock'n'roll américain des origines, l'apparition du vidéo clip, au début des années quatre-vingt, coïncide avec une seconde « mort du rock ». Petit à petit, l'image, qui a vocation à promouvoir et à vendre la musique, prend le pas sur elle en ayant tendance à être aussi voire plus importante qu'elle, un phénomène qui se renforce avec l'apparition des grandes chaînes musicales du type MTV. Le refrain de la chanson des Buggles en 1979, *Video Killed The Radio Star*, était décidément prémonitoire.

Je produis mes morceaux avec Garageband et j'ai fait un clip avec l'appli 8 min.

[Stéphanie Sokolinski alias Soko, auteure compositrice et chanteuse française née à Bordeaux en 1985.](#)

héros évoluant dans le monde du metal, avec apparitions de Lemmy de *Motörhead* et de Ozzy Osbourne à la clef.

Des programmes comme *Guitar Hero* et *Rock Band*, qui datent respectivement de 2005 et 2007, sont devenus la base de tout un monde de simulation très ludique, le rock continuant par ailleurs depuis Fat Boy Slim à être une bande-son idéale, comme en attestent les usages récents de musiques de Kasabian et de MGMT.

Sans parler de l'enjeu financier que peuvent représenter les droits éditoriaux de telles utilisations, il faut se rappeler qu'à notre époque où les consoles de jeu sont capables de diffuser du son en système 5.1 et où l'évolution des écrans tactiles modifient l'écoute de la musique, le rock a certainement un bel avenir devant lui dans ce domaine.

Enfin, notons avec un sourire la démarche du groupe californien Mr. Bungle, déjà célèbre pour ses nombreuses surprises musicales (leurs influences vont de Zappa à Ligeti et des Red Hot Chili Peppers des débuts à John Zorn), qui a repris la musique du jeu vidéo fétiche *Super Mario Bros*.

Depuis ses tout débuts, le rock entretient avec la scène une relation étroite. Les déhanchements d'Elvis Presley, les poses arrogantes des Rolling Stones, les envolées mystiques de Pink Floyd et le show d'un David Bowie changé en Ziggy Stardust, voilà autant de moments forts du rock qui ont à voir avec une théâtralisation de la musique qui renforce son côté de cérémonie.

Le concert de rock d'aujourd'hui a beaucoup évolué depuis les débuts du genre. Grâce à la technologie du son et des lumières, bien sûr, mais aussi aux progrès en matière de chorégraphies, de décors, des costumes, de l'apport de la vidéo, de tout un art scénique qui a un peu à voir avec l'architecture et le cinéma, voir les grandes scènes de certains concerts et les écrans qui permettent au public d'en suivre le déroulé même s'ils sont très loin.

Dès les années soixante, des tentatives de spectacles « différents » où le rock restait l'élément central mais faisait appel à d'autres esthétiques ont vu le jour. Soirées agrémentées de light shows à l'époque du psychédéisme, mariages plus tard avec la danse et la vidéo, il s'agissait toujours d'aller vers un genre de spectacle total qui a beaucoup été pratiqué notamment par les chorégraphes mais aussi les gens de théâtre, voir par exemple le Living Theatre et Bob Wilson.

L'influence de l'Américain Merce Cunningham et de l'Allemande Pina Bausch, deux danseurs et chorégraphes essentiels récemment disparus, a été très libératrices. Elle a favorisé des carrières comme celles des Français Philippe Decouflé, dont la création *Octopus* (2011) se donne sur une musique de Nosfell, et Mathilde Monnier, qui, après avoir collaboré avec un jazzman comme Louis Sclavis, et avant de rencontrer Rodolphe Burger pour une création autour du Velvet Underground (en 2012 à Paris) a utilisé la musique de P.J. Harvey dans son spectacle *Publique* en 2004, une danse étonnamment moderne où les corps respirent au son des mots de la chanteuse.

Tout récemment, des spectacles d'un genre nouveau ont fait leur apparition en France. Dans *Micro*, le chorégraphe Pierre Rigal mêle danse et rock avec une approche inédite qui transpose la « physicalité » du rock dans un autre univers. Pour *Please Kill Me*, Mathieu Bauer qui est un ancien batteur a adapté un roman qui raconte les débuts du punk et de la new-wave en faisant notamment appel à des témoignages d'Iggy Pop et d'Alan Vega. Dans *Ceremony*, Jean-Charles de Castelbajac et Mareva Galanter avec le groupe Nouvelle Vague ont choisi d'honorer les années quatre-vingt tout en rendant hommage à Robert Malaval disparu justement à l'aube de cette décennie.

Dans des endroits comme le Lieu Unique à Nantes, en tant que programmes satellites de festivals ailleurs, ou dans le cadre d'actions culturelles souvent très inventives, de nouvelles formes de spectacles apparaissent : des concerts interactifs, des conférences-concerts (celles mises sur pied par l'ATM à Rennes comptent dans le paysage), des lectures musicales (François Bon lisant ses textes sur Led Zeppelin), des siestes musicales.

Quant au ciné-concert, il remonte à l'époque du film muet où un pianiste, à côté de l'écran, improvisait pendant la projection de manière plus ou moins synchronisée avec l'action et les expressions des personnages. Mais le genre a aussi beaucoup évolué, puisqu'aujourd'hui nous avons souvent affaire à des musiciens ou à des groupes qui inventent leurs propres musiques sur des films qui peuvent soit être des vieux films et quelquefois des « classiques », muets ou non, voire des créations cinématographiques spécialement réalisées pour l'occasion. Si une formation comme Un Drame Musical Instantané, dans la sphère des musiques improvisées, s'est emparée du genre dès le milieu des années soixante-dix, on trouve désormais dans le paysage des créateurs comme le Rennais Olivier Mellano, auteur d'un ciné-concert sur le film *Duel* de Steven Spielberg, Zone Libre avec Serge Teyssot-Gay qui possède à son répertoire *Nosferatu le vampire* de Murnau, ou encore le duo RadioMentale qui préfèrent le mot de « cinémixe » et se produisent régulièrement avec *Le Mécano de la General* avec Buster Keaton ou *The Lodger (Les cheveux d'or)* d'Alfred Hitchcock.



Fritz The Cat, qui doit son nom au personnage de bande dessinée créé par l'Américain Robert Crumb, est un duo adepte du concept de ciné-concert originaire de Poitiers. Il est composé de Yohan Landry, que l'on a déjà vu au sein de Microfilm (un nom prémoniteur...) et Prince Miiou, et de Damien Skoracki, également membre de Capwell.

Pour leur dernière réalisation, ils ont choisi de mettre en musique le film *Notre siècle* de l'Arménien Artavazd Pelechian, un cinéaste né en 1938 qui appartient à l'école moderne soviétique et qui est l'auteur de courts et de moyens métrages que l'on pourrait qualifier de documentaires poétiques, tant le traitement de l'image est un chef d'œuvre au niveau du montage mais aussi par toutes les évocations qui en émanent. Ici par exemple, au fil des cinquante minutes de *Notre siècle*, Pelechian nous offre un panorama du vingtième siècle d'où il ressort une vision étrangement rétro et futuriste à la fois, qui provoque des sentiments qui vont de la nostalgie à l'absurdité, le tout enveloppé de surréalisme.

Sur ces images néo-réalistes en noir et blanc qui semblent avoir été exhumées de vieilles bobines miraculeusement sauvées d'un cataclysme, et qui seraient comme un collage de bouts de reportage d'actualité du globe, le traitement sonore imaginé par Fritz The Cat est un rock atmosphérique très convaincant. Arabesques de guitare et pulsations de batterie y composent des tableaux successifs, entremêlés de bruitages et d'effets sonores réalisés grâce à l'appareillage électronique du duo, essentiellement des pédales d'échantillonnage et des ordinateurs.

À l'issue du ciné-concert, le spectateur est comme envoûté. Il vient d'assister à la fois à la projection d'un film et à un concert, où les instrumentistes ont composé sous ses yeux, dialoguant avec les images (il y a des instants où la synchronisation est étonnante) une bande-son qui fait office et de dialogue et de lien entre les séquences – mais on pourrait tout aussi bien l'écouter seule et c'est aussi ce qui fait sa force. Un spectacle différent qui joue avec le fini et l'infini, un moment rare où le rock, main dans la main avec le cinéma, est au centre d'une explosion artistique captivante.

Longue méditation sur la conquête de l'espace, les mises à feu qui ne vont nulle part, le rêve d'Icare encapsulé par les Russes et les Américains, le visage défilant par l'apesanteur des cosmonautes accélérés, la catastrophe qui n'en finit pas de venir. [Serge Daney, critique français de cinéma, né à Paris en 1944 et mort en 1992, in Libération, 11 Août 1983.](#)

7 - Repères bibliographiques



Cette bibliographie est sélective et ne contient que des ouvrages édités en France.

- François Bon : *Bob Dylan, une biographie*, Éditions Albin Michel, 2007
- Claude Chastagner : *De la culture rock*, Presses Universitaires de France, 2011
- Douglas Cowie : *Owen Noone & Marauder*, Points, 2007
- Manuel Decker : *Disques et bande dessinée*, Éditions des Accords, 2009
- Alain Dister : *La beat generation, la révolution hallucinée*, Gallimard, collection Découvertes, 1997
- David Dufresne : *Tarnac, magasin général*, Calmann-Lévy, 2012
- Virginie Despentes : *Bye Bye Blondie*, Grasset, 2004
- George R.R. Martin : *Armageddon Rag*, Denoël, 2012
- Philippe Garnier : *Les coins coupés – Sous le rock, une allégorie*, Grasset, 2001
- Allen Ginsberg : *Howl et autres poèmes*, édition bilingue français-anglais, Christian Bourgois, 2005
- Jean-Emmanuel Deluxe : *Cinépop, le dictionnaire de la pop et du rock au cinéma*, Camion Blanc, 2010
- Nick Hornby : *Haute fidélité*, 10/18, édition de poche, 2010
- Aldous Huxley : *Les portes de la perception*, 10/18, édition de poche, 2001
- Jack Kerouac : *Sur la route*, Folio Gallimard, édition de poche, 1973
- Margerin : *Lucien*, tome 10 : *Père et fils*, Fluide Glacial – Audie, 2009
- Florent Mazzoleni : *L'Odysée du rock, 1954 - 2004*, Éditions Hors Collection, 2004
- Néjib : *Haddon Hall - Quand David inventa Bowie*, Gallimard, 2012
- Arthur Phillips : *Une simple mélodie*, Cherche Midi, 2012
- Keith Richards : *Life*, Points, édition de poche, 2011
- William S. Burroughs : *The Soft Machine*, 10/18, édition de poche, 2005
- Jean Rolin : *Le ravissement de Britney Spears*, P.O.L., 2011
- Patti Smith : *Just Kids*, Éditions Denoël, 2010
- Hunter S. Thompson : *Las Vegas parano*, Folio Gallimard, édition de poche, 2010
- Nick Tosches : *Héros oubliés du rock'n'roll*, Éditions Allia, 2000

Ouvrages collectifs

- Sous la direction de Mishka Assayas : *Dictionnaire du rock*, Robert Laffont, collection Bouquins, 2002
- Sous la direction de Vincent Brunner : *Rock Strips Box*, Flammarion, 2011
- Le rock, aspects esthétiques, culturels et sociaux*, C.N.R.S. Éditions, 1998

Le futur n'a plus d'avenir » est la sagesse d'une époque [les années 2005-2009] qui en est arrivée, sous ses airs d'extrême normalité, au niveau de conscience des premiers punks.

[Extrait de Tarnac, magasin général, de David Dufresne, journaliste et écrivain français né en 1968.](#)

Dans son dernier roman *Une façon de chanter*, second volet de l'autobiographie de Jean Rouaud intitulée *La vie poétique*, l'écrivain raconte son adolescence en Loire-Atlantique, l'arrivée du transistor et la découverte du rock anglais et américain, son apprentissage de la guitare, et ses premiers frissons musicaux que lui procurent les Byrds, Bob Dylan, les Kinks et Graeme Allwright.

8 - Repères discographiques



Lorsque deux dates apparaissent, celle qui suit le titre de l'album est celle de l'enregistrement, celle qui suit le nom du label est celle de la dernière publication.

Antony & The Johnsons : *I Am A Bird Now* (2005), Beggar's Banquet / Naïve, 2009

Breton : *Other People's Problem* (2012), Fat Cat (import)

The Beatles : *Revolver* (1966), E.M.I. Music, 2009.

William Burroughs : *Dead City Radio* (1990), Island (import)

The Clash : *London Calling* (1979), Columbia / Sony Music, 1999

The Cure : *Boys Don't Cry* (1980), Polydor, 2004 (import)

The Divine Comedy : *Promenade* (1994), Setanta (import)

Bob Dylan : *The Times They Are A-Changin'* (1964), Columbia / Sony Music, 2005.

John Greaves : *Greaves Verlaine* (2009), Zig Zag Territoires / harmonia mundi distribution

P.J. Harvey : *Let England Shake* (2011), Island / Universal

Cabaret Voltaire : *Mix-Up* (1979), Rough Trade

Michel Houellebecq : *Présence Humaine* (2000), Tricatel

Schizotrope (Richard Pinhas & Maurice Dantec) : *Le Plan* (1999), Sub Rosa

Marquis De Sade : *Dantzig Twist* (1979), Pathé Marconi EMI / Barclay, 2009

The Kinks : *Face To Face* (1966), Sanctuary / Universal, 2011

The Durutti Column : *The Return Of The Durutti Column* (1979), Factory

The Grateful Dead : *Anthem Of The Sun* (1968), Warner Bros. Records

The Talking Heads : *Speaking In Tongues* (1983), Sire

John Lennon : *Plastic Ono Band* (1970), Apple / E.M.I. Music, 2010

Iggy and the Stooges : *Raw Power* (1973), Columbia / Sony Music, 1997

Pere Ubu : *The Modern Dance* (1978), Cooking Vinyl (import), 2008

Moriarty : *Gee Whiz But This Is A Lonesome Town* (2007), Naïve

The Smiths : *The Queen Is Dead* (1986), W.E.A. / Warner Music France, 1993

The Velvet Underground & Nico : *The Velvet Underground & Nico* (1967), Verve / Polydor, 2009

Tom Waits : *Foreign Affairs* (1977), Elektra / Warner Music France, 1993

The Waterboys : *An Appointment with Mr. Yeat* (2011), Proper Records / harmonia mundi distribution, 2011

Frank Zappa : *Apostrophe* (1974), Ryko Records (import), 2001

Un jour, à la fin des années soixante-dix, dans la chaîne de pharmacies Boots, je suis tombé en arrêt devant la pochette de l'album *Raw Power* d'Iggy Pop. Je n'avais jamais entendu parler de lui, mais son torse nu, son visage maquillé, son pantalon argenté m'ont fasciné.

Jason Pierce, chanteur et guitariste anglais, membre de *Spiritualized* et de *Spacemen 3*, né en 1965.

Quand un artiste ou un groupe sort un disque pour le *Record Store Day*, c'est une prise de position et une œuvre d'art.

Michael Kurtz, Américain, co-créateur en 2008 du *Record Store Day* [en France, le *Disquaire Day*, manifestation organisée chaque printemps avec le concours des disquaires indépendants et à l'occasion de laquelle sont mises en circulation des éditions vinyles rares.

9 - Repères vidéographiques



Lorsque deux dates apparaissent, celle qui suit le titre du film est celle de la première sortie en salles, celle qui suit le nom du label est celle de la dernière publication.

Michelangelo Antonioni : *Blow-Up* (1966), Warner Bros., 2004

Laslo Benedek : *L'équipée sauvage (The Wild One)* (1953), Sony Pictures Entertainment, 1999

Richard Brooks : *Graine de violence (Blackboard Jungle)* (1955), Warner Home Vidéo France, 2006

Julian Cole : *With Gilbert & George*, 2008, MK2

Barbara Leibovitz : *Annie Leibovitz, Life Through A Lens*, 2008, MK2

Dennis Hopper : *Easy Rider* (1969), Columbia

Georges Lucas : *American Graffiti* (1973), Aventi, 2008

Albert Maysles, David Maysles et Charlotte Zwerin : *Gimme Shelter* (1970), Warner Home Vidéo, 2009

Donn Alan Pennebaker : *Monterey Pop*, 1968, The Criterion Collection

Nicholas Ray : *La fureur de vivre (Rebel without a cause)*, 1955, Warner Home Vidéo, 2003

Julien Temple : *Oil City Confidential*, 2009, Cadiz Music Ltd.

Aki Kaurismäki : *Le Havre*, 2011, Pyramide Productions

Letmiya Sztalryd : *Vivienne Westwood / Do It Yourself*, 2011, Arte Vidéo

Julian Temple : *Oil City Confidential*, 2009, Cadiz (import)

Frank Zappa : *Baby Snakes*, 1979, Eagle Vision / Universal, 2005

Michael Warleigh : *Woodstock* (1970), coffret de quatre DVDs ou deux Blu-Ray, Warner Home Vidéo, 2009

Michael Winterbottom : *24 Hours Party People* (2002), Twentieth Century Fox, 2004

10 - Quelques journaux spécialisés et sites internet



Les Inrockuptibles, hebdomadaire
www.lesinrocks.com

Jukebox Magazine, mensuel
www.jukeboxmag.com

Vibrations, mensuel
www.vibrations.ch

Volume, la revue des musiques populaires
<http://www.volume.revues.org>

On peut également consulter sur le site du Jeu de l'Ouïe les dossiers d'accompagnement des conférences-concerts suivantes :

- *Les grandes familles des musiques actuelles : le rock*, par Pascal Bussy et Jérôme Rousseaux, le 20 juin 2007,

- *Décryptage du rock / 1 : Naissance et explosion du rock*, par Pascal Bussy, le 27 février 2010,

- *Décryptage du rock / 2 : 1960 – 1989 : Les trente glorieuses*, par Pascal Bussy, le 7 octobre 2010,

- *Décryptage du rock / 3 : Le rock de 1990 à 2010*, par Pascal Bussy et Jérôme Rousseaux, le 18 juin 2011,

- *Décryptage du rock / Le rock dans la société*, par Pascal Bussy, le 8 avril 2011,

- *Décryptage du rock / Mythologie du rock*, par Pascal Bussy et Jérôme Rousseaux, le 27 janvier 2012.

Nous pourrions parler aussi dans ce dossier des relations entre le rock, art musical, et les autres arts musicaux. Son respect pour la musique classique (cela n'a pas toujours été le cas en sens inverse) qui a conduit à des créations aux fortunes diverses (citons The Nice, Frank Zappa, Emerson Lake & Palmer, Caravan, Deep Purple, John Cale...) ; sa fascination pour le modèle de l'opéra, qui a conduit à de belles réalisations comme *Preservation* des Kinks et *Tommy* des Who ; enfin, de ses nombreux mariages avec la chanson et le jazz notamment, sujets qui ont été largement évoqués dans plusieurs de nos précédentes conférences-concerts.